



TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES DU 9 AU 24 JUILLET en collaboration avec le Festival d'Avignon

FESTIVAL  
D'AVIGNON

LUNDI 9 JUILLET À 14H00, séance unique suivie d'une rencontre  
avec la réalisatrice Blandine Armand et l'écrivain Michel Butor

# MICHEL BUTOR, L'ÉCRIVAIN MIGRATEUR



© Les Bons Clients

**Blandine ARMAND**  
France 2011 53 mn  
**Écrit par Blandine Armand  
et Frédéric Ferney**

Michel Butor est un écrivain foisonnant, un auteur unique : plus de 2000 livres, des invitations et célébrations dans le monde entier, et pourtant un homme simple, humble, généreux.

En 1957 il obtient le Prix Renaudot pour son livre *La Modification*. Jeune écrivain, il annonce alors quel sera le projet de toute une vie : « Je voudrais que le lecteur ne soit pas simplement modifié pendant la lecture, je voudrais que quelque chose soit modifié aussi dans sa façon de voir le monde ». Il est le dernier auteur vivant du Nouveau Roman, mouvement littéraire fondamental.

Aujourd'hui, Michel Butor vit à l'Écart - le nom de sa maison en Haute-Savoie - loin du succès dont il préfère se méfier. À 85 ans il ouvre avec générosité les portes de son atelier, les coulisses de sa vie et de son écriture. Une rencontre rare et magique avec un grand écrivain, dont l'actualité est encore si riche. Ses œuvres complètes viennent d'être éditées : 12 000 pages d'une œuvre inclassable, allant du roman, aux essais, à la poésie, aux livres d'artistes. Toute sa vie, il a œuvré à inventer de nouvelles for-

mes, en refusant les catégories, les enfermements, les cérémonies, pour que la littérature reste vivante et libre.

Au fil du documentaire, diffusé dans la collection *Empreintes* sur France 5, l'écrivain poète parcourt le monde, comme il l'a fait toute sa vie. Il nous emmène en Allemagne, en Italie, en Suisse où il a enseigné, ou en France avec toujours

la même joie de transmettre, découvrir, le même appétit insatiable pour la vie. Avec de jeunes étudiants à la Sorbonne comme avec l'artiste Miquel Barcelo, il nous transmet avec simplicité son incroyable amour de la vie et de l'écriture. On ne rencontre pas tous les jours un homme comme celui-ci. Attention, Butor, oiseau rare...

## TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES

Depuis de nombreuses années nous collaborons avec le Festival d'Avignon, présentons des films en présence de leurs auteurs et confrontons des artistes invités au Festival à des films qui ont été déterminants dans leur parcours.

L'écrivain John Berger, complice de Simon McBurney, artiste associé de ce Festival a écrit plusieurs scénarios, en particulier avec le cinéaste suisse Alain Tanner. Nous projeterons *La Salamandre*, *Le Milieu du monde* et *Jonas* qui aura 25 ans en l'an 2000.

Gilles Perret, ami et voisin de John Berger, présentera deux documentaires *Walter, retour en résistance*, dans lequel John Berger prend la parole, et *De Mémoires d'ouvriers*.

Sera également présenté *Nous étions des enfants* de Jean-Gabriel Carasso qui a recueilli des témoignages d'enfants rescapés des rafles du Vél d'Hiv et des camps de la Seconde Guerre mondiale.

Autres films de cette programmation : un film sur l'École Jacques Lecoq, sur le centième anniversaire de la naissance de Jean Vilar, avec un film sur l'édition de 1967 du Festival d'Avignon, un film inédit sur le travail du metteur en scène Claude Régy, *Low life*, la dernière fiction des réalisateurs Elisabeth Perceval et Nicolas Klotz...

**MERCREDI 11 JUILLET À 14H00**  
**Séance unique suivie d'une rencontre**  
**avec le réalisateur Christophe Honoré**

## **TRANS-EUROP-EXPRESS**

**Alain ROBBE-GRILLET** France 1966 1h31  
Jean-Louis Trintignant, Marie-France Pisier, Christian Barbier,  
Raoul Guylad, Catherine Robbe-Grillet...

À la gare du Nord, trois personnes montent dans un Trans-Europ-Express à destination d'Anvers. Pendant le trajet, elles imaginent un film qui commence dans ce train. Un trafiquant subalterne surnommé Elias a pris en charge une valise à double fond qui doit lui permettre de rapporter de la cocaïne. Mais ce premier voyage est en réalité un coup d'essai, exécuté à blanc. L'organisation qui l'emploie veut le mettre à l'épreuve et savoir s'il est capable de maîtriser une obsession sexuelle singulière : Elias est en effet attiré par les scènes de violence, les filles attachées, les vêtements déchirés...

« Le sujet réel de *Trans-Europ-Express* est moins l'aventure elle-même que l'imagination créatrice en train d'inventer cette aventure, de l'inventer peu à peu et de la remettre en question à tout moment. [...] Le film constitue, dans son ensemble comme à une échelle plus réduite dans chacune de ses parties, une "réflexion" sur l'invention, la mise en scène et le jeu, cette réflexion ayant souvent un caractère d'interrogation, d'hypothèse, de doute, de contestation interne.

« Les personnages appelés sadiques dans mes romans ont toujours ceci de particulier qu'ils essaient d'immobiliser quelque chose qui bouge... Dans *Trans-Europ-Express* la première scène de viol est précédée par toute une série de mouvements de la jeune femme à travers la pièce. [...] Lui il est là, il regarde ça, et j'ai l'impression qu'on sent naître chez lui le désir d'arrêter ça. Et il l'attache au lit parce que c'est la seule solution... Cet homme qu'on voit dans mes romans et dans mes films, c'est quelqu'un qui effectivement a besoin de voir et d'immobiliser, les deux choses étant constamment liées. »

ALAIN ROBBE-GRILLET



**MERCREDI 18 JUILLET À 21H00**  
**Séance unique présentée par**  
**le réalisateur Christophe Honoré**

## **HOMME AU BAIN**

**Écrit et réalisé par Christophe HONORÉ**  
France 2010 1h15  
avec François Sagat, Omar Ben Sellem,  
Chiara Mastroianni, Dustin Segura-Suarez...  
**Film interdit au moins de 16 ans**

Au départ, un accident scénaristique : le croisement entre un travail de commande de la ville de Gennevilliers et des images tournées à New York sur les traces de Chiara Mastroianni en promotion pour le précédent film de Christophe Honoré, *Non ma fille, tu n'iras pas danser*. On découvre donc le sculptural Emmanuel, visage et physique impressionnants, qui vit à Gennevilliers avec Omar. Lequel doit partir pendant une semaine à New York tourner un documentaire sur Chiara Mastroianni qui y présente son film. Et juste avant de se séparer, Emmanuel entreprend de faire l'amour à Omar sans lui demander son avis, avec une violence inquiétante. Et Omar, choqué, secoué, s'en va en priant instamment Emmanuel de quitter les lieux avant son retour ! Désormais le quotidien d'Emmanuel va être celui de l'attente de l'être aimé. Mais alors que certains comblent leurs soirées de solitude en vidant des pots de glace surgelée, en lisant la *Recherche* de Proust, ou en revoyant la trilogie *Star Wars*, Emmanuel remplit le vide par du sexe et encore du sexe. Sexe tarifé avec un vieil artiste, Pygmalion à sa façon, pour lequel il accomplit une troublante danse dénudée ; sexe sauvage et sans lendemain avec de très jeunes hommes de la cité qui ressemblent étrangement à Omar... Le réalisateur pose un regard assez passionnant sur la virilité et sur un personnage que son corps exceptionnel et son charisme imposent malgré lui en bombe sexuelle. On a très souvent représenté au cinéma des personnages féminins victimes de leur sex-appeal. Presque jamais des personnages masculins. D'où la référence directe au peintre Caillebotte (1848-1894) qui fut l'un des premiers, avec son *Homme au bain*, à représenter le corps masculin sans prétexte religieux, antique ou biblique, simplement pour la beauté esthétique du sujet. Mais malgré l'attraction que le personnage d'Emmanuel génère (et qui agit semble-t-il autant sur les filles que sur les garçons), il n'en est pas moins infiniment malheureux, peignant son amant, comme un gamin à qui sa maman manque, sur les murs du petit appartement. La complexité de ce personnage improbable n'est possible que par la performance de l'incroyable François Sagat, star du porno gay, qui sait combiner un physique hors normes que l'on a déjà évoqué, une violence rentrée fascinante, à fleur de ses muscles hypertrophiés, et une fragilité, une fêlure tout à fait émouvantes.



**Christophe Honoré présente *Nouveau Roman* dans**  
**la Cour du Lycée Saint-Joseph du 8 au 17 juillet**

**MARDI 10 JUILLET À 15H00**  
Séance unique suivie d'une rencontre  
avec le réalisateur **Jean-Gabriel Carasso**  
et **Pascale Lecoq**, directrice de  
l'École Jacques Lecoq

## LES DEUX VOYAGES DE JACQUES LECOQ

**Jean-Gabriel CARASSO et Jean-Noël ROY**  
France 1999 46 mn et 49mn  
Auteurs : Jacques Lecoq, Jean-Gabriel Carasso,  
Jean-Claude Lallias et Jean-Noël Roy

Dans son École internationale de théâtre à Paris, Jacques Lecoq a développé, depuis 1956, une pédagogie de la création théâtrale novatrice, où l'imaginaire corporel et le mouvement permettent aux élèves d'explorer le fonds poétique commun. Conçue en deux années distinctes, cette pédagogie propose de partir du mouvement et du corps, du jeu silencieux et des identifications aux grandes forces de la nature, pour nourrir l'imagination commune des élèves. La seconde année explore les grands territoires dramatiques et leurs lois (la géodramatique). Le chœur et la tragédie, le mélodrame, la comédie masquée, les bouffons et le clown sont jalonnés de leçons et d'auto-cours où les élèves sont mis en situation de créer leurs propres spectacles, présentés lors de soirées internes à l'École.

*Les Deux Voyages de Jacques Lecoq* suivent cette progression. Ce film en deux parties, réalisé quelques semaines avant la disparition de Jacques Lecoq, est ponctué de ses réflexions sur les principes qui fondent plus de quarante ans de pédagogie et de recherches, pour donner à ses élèves, venus du monde entier, la plus grande liberté de création. Quelques anciens élèves, de générations différentes (Ariane Mnouchkine, Philippe Avron, Simon Mc Burney, Luc Bondy, Michel Azama, Bernie Schurch ou Joëlle Bouvier...), évoquent les apports spécifiques de cette pédagogie dans leur parcours de création.



Simon Mc Burney, artiste associé au Festival d'Avignon 2012, mais aussi William Kentridge, Christophe Marthaler, Rolf Abderhalden... sont des anciens élèves de Jacques Lecoq, auquel le Festival consacre la journée du 10 juillet.  
A lire : *Le Corps poétique - un enseignement de la création théâtrale* de Jacques Lecoq (avec Jean-Gabriel Carasso et Jean-Claude Lallias) Actes Sud Papiers ed. 1997



**DIMANCHE 15 JUILLET À 11H00**  
Séance unique suivie d'une rencontre  
avec le réalisateur **Jean-Gabriel Carasso**

## NOUS ÉTIIONS DES ENFANTS

et

## DES MOTS POUR COMPRENDRE

(avec Boris Cyrulnik)

**Jean-Gabriel CARASSO**  
France 2011 52 mn et 36 mn  
Collaboration : Pauline Saillant et Alain Braun

Ils étaient enfants juifs pendant la Seconde Guerre Mondiale. Ils furent traqués, cachés, déportés ou résistants. Rescapés de la barbarie nazie, soixante-dix ans après, ils racontent. Parce qu'ils sont les derniers témoins vivants de cette période sombre, Jean-Gabriel Carasso a recueilli dix-huit témoignages de membres du « Comité école de la rue Tlemcen » à Paris, qui s'attachent à honorer la mémoire de ceux qui ne sont pas revenus et travaillent à la prévention contre le racisme et la xénophobie. Enfants d'hier, ils parlent aux enfants d'aujourd'hui.

*Nous étions des enfants*, documentaire de création, retrace, dans un récit croisé, l'histoire commune de ces dix-huit témoins qui évoquent l'immigration de leurs parents, la guerre, l'exclusion, les rafles, la déportation, la traque, la Libération...

*Des mots pour comprendre*, entretien exclusif avec Boris Cyrulnik, psychiatre psychanalyste, lui-même orphelin et enfant caché de la guerre, met en lumière les raisons du silence et les difficultés de la parole sur un tel sujet.

Il y a soixante-dix ans, précisément les 16 et 17 juillet 1942, 13152 juifs parisiens, dont 4115 enfants, furent arrêtés par la police française au cours de la funeste rafle dite « du Vel'd'hiv ».



**DIMANCHE 15 JUILLET À 14H00**  
Séance unique suivie d'une rencontre  
avec le réalisateur Alexandre Barry  
et le metteur en scène Claude Régy

## BRUME DE DIEU

**Alexandre BARRY** France 2012 1h35  
avec Laurent Cazanave... **D'après une mise en scène de  
Claude Régy et du texte *Les oiseaux* de Tarjei Vesaas**

« Claude Régy a toujours farouchement interdit toute captation de son travail. Parce qu'il sait mieux que personne que la matière de son travail est invisible, parce qu'il sent mieux que quiconque que l'impalpable de la représentation et les courants souterrains qui la traversent ne peuvent exister dans un espace qui serait réduit à celui d'une boîte de télévision. Parce qu'il croit encore au suprême échange du contact vivant, à la circulation de la vie entre des êtres situés dans un même espace, celui de l'expérience de la représentation. Et peut-être parce qu'au-delà de tout, l'idée qu'une création par définition éphémère puisse être mise en conserve lui a toujours semblée sacrilège, voire indécente.

« Pourtant, une fois, il a dérogé à cette règle à l'occasion d'un film que j'ai réalisé sur et avec lui, *Claude Régy, la brûlure du monde* (2005). [...] En découvrant les images de ce film nous avons senti, ensemble, qu'aux antipodes de la captation télévisuelle, il était possible d'inventer une manière de restituer, pour l'image, un travail élaboré pour le plateau.

« [...] C'est cette expérience qui nous a amené à imaginer un film qui serait issu du spectacle *Brume de dieu*. C'est surtout parce qu'en découvrant la maquette de l'espace scénographique et les premières recherches sur la nature de la lumière, il m'a semblé évident qu'il fallait entreprendre un film. Le premier et sans doute le seul qui restituerait l'intégralité d'un travail de Régy.

« [...] Le centre du film c'est donc la mise en scène de Claude. C'est aussi une rencontre à plusieurs, celle de Claude Régy avec le poète Tarjei Vesaas. Une rencontre comme une évidence. C'est aussi la rencontre de cette évidence avec l'acteur Laurent Cazanave; Claude Régy poursuivant avec lui un travail de recherche engagé il y a quelques années dans le cadre d'un atelier de formation à l'école de Théâtre National de Bretagne. [...] Comme un rêve de cinéma. »

(ALEXANDRE BARRY)



**LUNDI 16 JUILLET À 14H00**  
Séance unique suivie d'une rencontre avec les  
réalisateurs Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval

## LOW LIFE

**Elisabeth PERCEVAL et Nicolas KLOTZ** France 2011 2h05  
avec Camille Rutherford, Arash Naiman,  
Luc Chessel, Winson Calixte, Maud Wylér...

A l'image des trous noirs qui s'emparent par instants de l'écran, *Low Life*, récit d'une passion amoureuse impossible, entre une activiste française et un sans-papiers afghan menacé d'expulsion, est un film travaillé par l'obscurité. Un film de nuit, comme il y a des oiseaux de nuit, majestueux et difficiles à approcher. Le temps du film est calé sur l'avancée de cette nuit noire et politique, tout à la fois territoire du complot (pour inventer les révoltes à venir) et royaume du sommeil (pour reprendre ses forces, retrouver son souffle). On y avance pieds nus, les chaussures à la main, au bord du gouffre.

*Low Life* circule entre les feux et les ténèbres, entre le délabrement et l'utopie, entre la destruction et le devenir. C'est un portrait d'une génération née « dans la catastrophe », et qui tente de résister. De construire ce « low life », ce « monde sensible, heureux, où tous les hommes dorment dans l'égalité du même sommeil ». « On en reviendra aux nuits noires », promet Djamel, l'un des meneurs du groupe, sans que ses amis y croient tout à fait.

Au cœur de ces ténèbres s'arme une guerre civile, qui fait basculer le film en terrains fantastiques. Une « guérilla vaudou », selon les mots de Klotz et Perceval, où des jeunes, victimes de décisions administratives qu'ils refusent, s'affrontent avec la police, en leur lançant des « forces de mort ». Malédictions, sorts et rituels vaudous, le film développe une hypothèse passionnante, à la veille d'un scrutin présidentiel en France, et qui poursuit le spectateur bien après la projection : la politique agirait comme de la magie noire, et l'on discourrait en politique comme l'on jette des sorts. Par exemple en stigmatisant des étrangers.

Bien sûr, les réalisateurs ont choisi leur camp, et filment ces révoltés comme des héros. Voir les contre-plongées qui magnifient ces vaincus de l'Histoire. Voir les incessants déplacements des personnages que la caméra épouse irrésistiblement. Ecouter, aussi, les mots qu'ils prononcent : leur langue, sombre et littéraire, que l'on n'attend pas forcément dans la bouche de ces jeunes activistes, est l'une des merveilles de ce long métrage. (LUDOVIC LAMANT, *Mediapart*)



**VENDREDI 13 JUILLET À 14H00**  
Séance unique suivie d'une rencontre avec le  
metteur en scène **Simon Mc Burney** et les comé-  
diens **Johannes Flaschberger** et **Tim McMullan**

## THE THREE LIVES OF LUCIE CABROL

**Écrit et réalisé par Mike DIBB** Grande-Bretagne 1988 2h00  
avec Lilo Baur, Mick Barnfather,  
Simon McBurney, Tim McMullan  
Film du spectacle *Les Trois Vies de Lucie Cabrol* mis en scène  
par Simon McBurney d'après la nouvelle de John Berger

*Les Trois Vies de Lucie Cabrol* raconte de manière chronologi-  
que la vie de Lucie Cabrol de sa naissance à sa mort. Cette  
femme qui ne mesure qu'1m20 est mise à l'écart du carcan  
familial par ses frères (1<sup>re</sup> vie) et vit la fin de ses jours dans  
la plus grande des solitudes, se rapprochant de la nature  
(2<sup>e</sup> vie). Elle est assassinée à coup de hache. Ensuite nous la  
retrouvons au royaume des morts (3<sup>e</sup> vie).

La nouvelle débute en 1900 et se termine en 1968 et, ainsi,  
est traversée par les événements fondateurs de l'histoire du  
xx<sup>e</sup> siècle. Elle est racontée du point de vue du seul homme  
qu'a aimé Lucie Cabrol, Jean. Au travers de la nouvelle, il  
mène une « enquête humaniste » pour comprendre cette fi-  
gure énigmatique que représente Lucie Cabrol. Il nous livre  
des bribes de la vie de cette femme quasi mythique, en quête  
inassouvie de liberté. L'action se déroule dans le monde pay-  
san, monde qui est plus proche de la terre, au fondement  
de l'humanité. *Les trois vies de Lucie Cabrol* a été créé, au  
théâtre, à la Dancehouse de Manchester en janvier 1994. En  
1995, nouvelles représentations au Théâtre Shaftesbury, à  
Londres suivies d'une tournée britannique et internationale.  
Mike Dibb, grand complice de John Berger, a filmé cette créa-  
tion théâtrale.



Romancier, poète, essayiste, critique d'art, peintre, scénariste entre autres pour Alain Tanner... À travers cette liste non exhaustive, c'est une vie entière dédiée à l'art et à la littérature qui apparaît, mais ne peut résumer l'écrivain inclassable qu'est John Berger. Il a choisi, il y a quarante ans, de vivre dans un petit village de Haute-Savoie, le même que celui où habite Gilles Perret, cinéaste qui présente également deux de ses films. On l'imagine volontiers retiré et secret, alors qu'il n'a cessé de voyager et de prendre le pouls du monde comme de l'homme. Son soutien aux Blacks Panthers – auxquels il offre la moitié de la somme reçue en 1972 pour son prestigieux Booker Prize –, ses rencontres avec le sous commandant Marcos et les militants palestiniens s'inscrivent dans sa fidélité aux principes de solidarité et de fraternité avec les « sans pouvoir », les opprimés, les résistants, tous ceux qui combattent le nouvel ordre mondial imposé par ce qu'il appelle « le fascisme économique. »



**JEUDEI 12 JUILLET À 14H00**  
Séance unique suivie d'une rencontre  
avec le réalisateur **Timothy Neat**  
et le co-scénariste et acteur **John Berger**

## PLAY ME SOMETHING

**Timothy NEAT** Grande-Bretagne 1989 1h12  
avec John Berger, Tilda Swinton, Hamish Henderson,  
Lucia Lanzarini, Charlie Barron...  
**Scénario de Timothy Neat et John Berger d'après  
la nouvelle *Play me something* de John Berger**

« [...] Sur une île écossaise perdue, quelques passagers at-  
tendent désespérément un avion. Passe un vieux monsieur  
qui décide de leur raconter une histoire pour patienter. C'est  
le récit d'une journée particulière dans la vie de Bruno, un  
jour que ce fermier n'a pas passé reclus dans son étable de  
montagne mais à Venise en voyage organisé.

*Play me something* est d'une facture très originale. Ce n'est  
pas de l'ego de la part du réalisateur mais la marque de sa  
confiance dans le spectateur et dans l'histoire. En effet, Ti-  
mothy Neat ne montre jamais son héros Bruno, si ce n'est  
de temps en temps sous la forme de photos noir et blanc  
qui hachent le récit filmé en couleurs. Autrement dit, il nous  
livre non seulement le sublime décor de Venise, celui des  
cartes postales mais aussi celui des visages des participants  
de la fête de l'Unità. En somme, il fournit le décor, à nous  
d'imaginer le reste. C'est sublime. D'autant plus qu'il montre  
comment opèrent les histoires, comment elles nous transfor-  
ment à notre insu, quand elles sont admirablement contées.  
Mais le film est encore remarquable à bien d'autres égards,  
notamment dans sa façon moderne, quasi d'avant-garde, de  
parler des cultures régionales, séculaires et populaires, de  
montrer leur importance, leur magie, sans s'appesantir [...].  
Un très grand film. »

(DENIS FERNAND, *Le Soir* de Belgique)

**Simon McBurney présente *Le Maître et Marguerite* dans la Cour d'honneur du Palais des papes du 7 au 16 juillet**  
**John Berger présente *De A à X* dans la Cour d'honneur le 9 juillet et *Est-ce que tu dors ?* à la Chapelle des Pénitents blancs du 22 au 25 juillet**

**VENDREDI 20 JUILLET À 17H00, séance unique suivie d'une rencontre avec Antoine de Baecque, historien et critique de cinéma.**

## LA SALAMANDRE

**Alain TANNER** Suisse 1971 2h04 - avec Bulle Ogier, Jean-Luc Bideau, Jacques Denis... **Scénario d'Alain Tanner et John Berger**

Un film culte des années 70 qui frappe toujours par son ton décalé, par son humour, par sa contestation joyeuse de la société de consommation, comme on ne dit plus. L'exemple type du film fauché mais libre, fait de bric et de broc, d'énergie et d'astuces, d'inspiration et de complicité. Un film qui dégagea immédiatement une aura extraordinaire, qui rassembla autour de lui des cohortes de spectateurs toujours animées des idéaux de Mai 68, qui rêvaient d'un cinéma différent et de filles fascinantes et mystérieuses comme Bulle Ogier...

Cette Salamandre, c'est Bulle Ogier, fée sauvage sapée en maxi-manteau, mini-jupe de cuir et longues bottes. Elle incarne une ouvrière à la petite semaine, indolente et sexy, qui change souvent de boulot et d'amant. Une insoumise qui préfigure davantage le féminisme contemporain que celui antimec des années 70. (JACQUES MORICE, Télérama)



**DIMANCHE 22 JUILLET À 14H00, séance unique suivie d'une rencontre avec Antoine de Baecque, historien et critique de cinéma.**

## LE MILIEU DU MONDE

**Alain TANNER** Suisse 1974 1h55 - avec Olympia Carlisi, Philippe Léotard, Juliet Berto, Denise Péron... **Scénario d'Alain Tanner et John Berger**

Dans une petite ville du Jura suisse, Paul, un jeune ingénieur, marié et père de famille, accepte d'être candidat à la députation, bien que n'appartenant à aucun mouvement politique. Au cours d'une réunion électorale dans un bar, Paul remarque la serveuse et se promet de la revoir.

Francis Reusser (*Le Grand Soir*) avait raconté un fait-divers qui s'était produit dans sa petite ville d'origine, une bourgade du canton de Vaud. Reusser aurait voulu faire parler des gens du pays, réaliser un documentaire sur les amours du maire avec une institutrice, mais il n'avait pu mettre son projet à exécution : « je suis un peu parti de ça, dit Alain Tanner, pour imaginer une histoire très simple. [...] Dès que la fille bouge, elle ébranle l'édifice social, beaucoup plus vite qu'un homme. Parce qu'elle touche à la famille, à tout ce qui est à la base de notre société. »

LOUIS MARCORELLES (*Le Monde*, 18 septembre 1974)



**LUNDI 23 JUILLET À 14H00, séance unique présentée par la comédienne Myriam Boyer**

## JONAS QUI AURA 25 ANS EN L'AN 2000

**Alain TANNER** Suisse 1976 1h50 - avec Rufus, Dominique Labourier, Jean-Luc Bideau, Miou-Miou, Jacques Denis, Myriam Boyer, Roger Jendly, Myriam Mézières... **Scénario d'Alain Tanner et John Berger**

À Genève, en 1976, c'est comme dans toutes les grandes villes le règne du béton, de la voiture et de la publicité. Jonas, le quatrième enfant de Mathieu et Mathilde vient d'y naître. Il aura donc 25 ans en l'an 2000 et ses parents voudraient bien que son monde, alors, soit plus beau que le leur aujourd'hui.

Une suite de hasards et de circonstances met en présence huit personnages. Charles, l'ancien cheminot à la retraite est sans doute, parmi tous ces révoltés en puissance déçus de l'échec de Mai 68, celui qui voit le plus clairement qu'il faut refuser ce monde oppressant où la liberté est soumise à l'argent, l'amour à la réussite. Le refuser pour que Jonas vive plus heureux en l'an 2000.



Pendant le Festival, Myriam Boyer joue dans la pièce de Emmanuel Robert Espalieu, mise en scène par Gérard Gélais, au Théâtre du Chêne Noir.



**VENDREDI 13 JUILLET À 11H00**

Séance unique suivie d'une rencontre avec le réalisateur Jean Fléchet, Jean-Noël Bruguière, directeur des Centres de Jeunes et de Séjour du Festival d'Avignon et Jean-Claude Merriaux, directeur général du CNDP

## AVIGNON, LIEU DE RETROUVAILLES

Jean FLÉCHET France 1967 46 mn  
Écrit par Marie-José Wéber

À voir ce film tourné en 1967, le Festival d'Avignon fondé par Jean Vilar vingt ans plus tôt était déjà le plus grand théâtre au monde. Les premières images de ce documentaire, tourné pour la télévision scolaire, montrent l'affluence de touristes du monde entier à la gare d'Avignon en ce début d'été et l'organisation que leur accueil dans les auberges de jeunesse, les dortoirs et les hôtels de la ville nécessite. « Est-ce qu'il vient vraiment Godard ? » demande une jeune femme. « Oui, nous aurons l'occasion de le voir » lui répond-on. Au programme de cette année exceptionnelle dans l'histoire du Festival, Maurice Béjart (*Messe pour le temps présent*), Antoine Bourseiller (*La Baye*), Jorge Lavelli (*Medea* de Sénèque, *Le triomphe de la sensibilité*), Roger Planchon (*Bleus, blancs, rouges ou les libertins*) et donc Jean-Luc Godard sont annoncés. « Là, les 3200 sièges, les infrastructures », commente Jean Vilar sur la nouvelle scène plantée devant le Palais des papes.

1967, c'est l'année où le Festival s'ouvre à la jeunesse, à la modernité, au monde entier. Époque charnière dans l'histoire de la manifestation, c'est l'année d'un nouveau souffle pour la scène française et pour la scène internationale.

[...] Film quasiment invisible depuis 1968, ce document diffusé alors sur les heures d'antenne que l'ORTF consacrait à la télévision scolaire, est une réalisation de Jean Fléchet qui, à côté de cette commande, a également été à l'origine de nombreuses émissions de philosophie avec Alain Badiou, Dina Dreyfus, Michel Foucault, Pierre Bourdieu, dans les années 60. Jean Fléchet est également un spécialiste de l'histoire du cinéma dans la région PACA et a récemment écrit un ouvrage sur le cinéma dans le Vaucluse, *La Caméra en bois* aux Éditions Cheminement.

**CEMEA** : Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Éducation Active  
**CNDP** : Centre National de Documentation Pédagogique



**SAMEDI 21 JUILLET À 14H00**

Séance unique suivie d'une rencontre avec le réalisateur et metteur en scène Kornél Mundruczó

## DELTA

Kornél Mundruczó Hongrie 2008 1h32 VOSTF  
avec Felix Lajko, Orsi Toth, Lili Monori, Sandor Gaspar...  
Scénario d'Yvette Biro et Kornél Mundruczó.

C'est un film splendide et désespéré sur l'espérance en une belle et absolue liberté, une liberté qui n'empiète pas sur celle des autres, mais contre laquelle pourtant l'ordre social qui ne supporte pas l'indépendance va se déchaîner. C'est l'histoire d'un jeune homme qui revient, après avoir fait sa vie en ville, dans la région de son enfance, le delta du Danube.

Il retrouve une mère à peine émue, qui tient avec sa brute d'amant le café du rare village où toutes les existences ratées de la région échouent. Et surtout, il découvre une sœur dont il ne connaissait pas l'existence. Et l'interdit naît à cet instant : ces deux êtres savent immédiatement qu'ils sont fait l'un pour l'autre, même si leur consanguinité est censée leur faire obstacle.

*Delta* n'est pas un film sur l'inceste, c'est un magnifique film d'amour et de liberté où l'on finit par oublier complètement que les deux protagonistes sont frères et sœurs, où jamais le spectateur n'est incité à porter un jugement.

La mise en scène de Kornél Mundruczó filme avec une minutie infinie tous les petits détails qui construisent la relation entre le frère et la sœur. La première scène d'amour qui les unit relevant d'une tendresse rarement égalée au cinéma. Par ailleurs, le réalisateur met admirablement en valeur cet espace étonnant du delta qui, entre l'eau omniprésente et cette végétation généreuse, exhale une sensualité envoiante dans laquelle les amoureux se lovent. Mais face à cet amour aussi pur que la nature qui les entoure, il y a le refus de la société, la violence et la jalousie des hommes qui ne peuvent tolérer une telle jouissance sans entrave... Il y a dans *Delta* des traces de cette cruauté barbare que l'on peut trouver dans les mythes antiques où les amoureux trop libres sont châtiés par un peuple assoiffé de vengeance.

**Kornél Mundruczó présente *Disgrace*  
au Gymnase du Lycée Mistral du 19 au 25 juillet**



## UN POUR UN Avignon

Un accompagnement scolaire individualisé  
(Ecoles publiques St Roch,  
Schepler, Louis Gros)

### Un pour Un

C'est un adulte qui va aider un enfant en difficulté (niveau CP - CE1) à raison d'une heure hebdomadaire, pendant l'année scolaire en liaison avec sa famille et son enseignant

### DES ENFANTS ATTENDENT UN TUTEUR

L'Association Un pour Un recherche des bénévoles prêts à donner un peu de leur temps à des enfants de CP-CE1

Laissez vos coordonnées à :

1 pour 1 Avignon  
MPT Champfleury  
2, rue Marie Madeleine - 84000 Avignon  
Tel. 04 90 82 62 07  
nous vous contacterons



**MARDI 24 JUILLET À 14H00, séance suivie d'une rencontre avec l'économiste et philosophe Frédéric Lordon**

# MARGIN CALL



**Écrit et réalisé par J.C CHANDOR**

USA 2011 1h47 **VOSTF**

avec Kevin Spacey, Paul Bettany, Jeremy Irons, Stanley Tucci, Zachary Quinto, Demi Moore, Simon Baker, Penn Badgley...

C'est une sorte de film catastrophe. Une catastrophe planétaire qui n'en a pas fini de se répandre comme un poison vicieux dans les veines d'un monde en fin de cycle. La catastrophe est de celles qui ne font pas de bruit, pas immédiatement. Elle est de celles qui avancent d'abord masquées, en douce, sans que personne ne se méfie. Quand elle frappe, il est trop tard : dans *Margin call*, la catastrophe tient en une nuit. La nuit où tout a basculé, entraînant l'effondrement de tout l'édifice, qui se croyait antismique alors qu'il était construit sur des fondations pourries...

Quand, faisant partie d'une des nombreuses charrettes, le chef du service « gestion des risques » laisse à l'un de ses subalternes, jeune loup brillant épargné par le couperet, une clé usb, celui-ci n'a pas le temps d'en percer tous les secrets mais il pressent qu'elle annonce le pire.

Il ne sait pas à quel point il pressent juste : c'est un abîme qui va s'ouvrir, dans lequel va chuter un pan entier de l'économie mondiale, menant à leur perte les systèmes financiers, les grands groupes, les banques et les millions d'hommes et de femme qui en dépendent.

On découvre, sur un rythme tendu et haletant, le cynisme des grands manitous de la finance et toutes les manipulations auxquelles il se prêtent sans état d'âme pour maintenir leur tête hors de l'eau. On perçoit toute la complexité d'une chaîne a priori bien huilée où chaque élément (banquier, trader, chef de service) a sa place, mais où les tâches sont tellement cloisonnées que personne ne peut vraiment se sentir responsable. Au casting royal s'ajoute une mise en scène d'une belle rigueur qui parvient à rendre toute la tension qui gronde. L'unité de lieu et de temps donne au récit une intense dimension dramatique.

**PS :** « margin call », c'est en français « l'appel de marge », c'est-à-dire le montant versé par un investisseur ou par un intervenant sur les marchés pour couvrir sa position acheteuse ou vendeuse... Avec ça, on est bien avancé...

**Frédéric Lordon sera présent le 21 juillet à 15h00 au Théâtre des idées (Gymnase du Lycée Saint-Joseph) : « Comment penser et représenter la crise ? »**

les **petits pieds**  
*Garde d'Enfants*  
à Domicile  
... de bébé au collègue...

- Garde à la Carte •
- Ponctuelles / Temps plein •
- Trajet école / Maison •
- Soutien Scolaire •
- Prestations Ménagères •

**Antenne d'Avignon**  
78, avenue St Ruf  
lespetitspieds@neuf.fr  
04 90 14 64 88 - 06 61 00 82 49

**Antenne de Saint Rémy**  
marie.lespetitspieds@bbox.fr  
04 90 92 82 04 - 07 60 79 72 98

Gazette Utopia Avignon  
SARL Les Films du potager  
4, rue escaliers Sainte-Anne 84000 Avignon  
Responsable de publication : Patrick Guivarc'h  
Imprimeur : Rotimpres  
Carrer Pla de l'Estany 17181 Aiguaviva (Girona)





**JEUDI 12 JUILLET À 11H00, séance unique suivie d'une rencontre avec Sophie Calle**

## SOPHIE CALLE, SANS TITRE

**Victoria CLAY MENDOZA** France 2012 52 mn  
avec Sophie Calle

Depuis plus de trente ans, Sophie Calle est une artiste française qui a fait de sa propre vie le sujet central de son œuvre. Du Centre Pompidou à la Biennale de Venise en passant par New York et Berlin, ses œuvres mêlent de manière souvent spectaculaire voire provocante, textes, photographies, vidéo et installations et elles ont été montrées avec succès dans le monde entier. Filatures d'inconnus, portraits de dormeurs, nuit blanche au sommet de la Tour Eiffel, mariage périlleux à Las Vegas, lettres de rupture amoureuse, filmage de la mort de sa mère : obéissant à une règle du jeu précise, chacune de ses entreprises est plus ou moins directement le fruit d'une expérience vécue et a une fonction thérapeutique autant qu'artistique. Elle est une manière de lutter contre l'absence, la solitude, la mort. Pour ce documentaire de la collection *Empreintes*, Sophie Calle a choisi de raconter sa vie à Victoria Clay Mendoza, la réalisatrice, sous la forme d'une lettre lue à voix haute et de lui ouvrir en grand les portes de son atelier et les tiroirs de ses archives. Sur cette trame, se greffent de multiples séquences tournées dans les lieux cardinaux de l'univers personnel de l'artiste : sa maison de Camargue, où s'ancrent tous ses souvenirs d'enfance et ses cavalcades de jeunesse ; son atelier de Malakoff, où elle travaille et entrepose des centaines d'objets et de documents qui sont autant de traces de son existence intime et de matériaux de l'œuvre ; ou encore le petit cimetière de Californie, où elle a pris ses premières photographies et où elle a décidé de se faire enterrer. Pour Sophie Calle, artiste en quête permanente et inquiète de l'autre et de soi-même, l'art c'est la vie tout simplement. Cet autoportrait original et drôle, kaléidoscopique, en est une démonstration supplémentaire.

Sophie Calle présente *Rachel, Monique*  
à l'Église des Célestins du 8 au 28 juillet

**SAMEDI 14 JUILLET À 11H00, séance unique suivie d'une rencontre avec la chorégraphe Régine Chopinot et Umuissi Hnamano, responsable du Groupe du Wetr.**

## JEAN-MARIE TJIBAOU, LA PAROLE ASSASSINÉE ?

**Gilles DAGNEAU** France 1998 54 mn  
Écrit par Gilles Dagneau et Walles Kotra

On se souvient de la poignée de main historique entre les deux hommes scellant les accords de Matignon en juin 1988. Ce jour-là, Tjibaou est invité avec son alter ego (Jacques Lafleur) sur le plateau de Patrick Poivre d'Arvor. Solide comme un roc, le verbe imagé, Jean-Marie Tjibaou rompt les règles et les codes de la grand-messe du 20 heures. Face à un Jacques Lafleur, rapide, direct, se coulant dans le moule du langage télévisuel, Tjibaou, à son habitude, parle lentement, installe un autre rythme, casse le temps du JT. C'est après cette alchimie puissante, cette parole kanak portée avec la force d'un buffle, qu'ont couru les auteurs de ce documentaire. Évitant l'hagiographie, ils racontent, sans fioriture, aidés de quelques images d'archives délicieuses, l'itinéraire du jeune Jean-Marie, du sacerdoce au combat pour l'indépendance. Un combat politique que Tjibaou a toujours placé sous le sceau de la culture. (THIERRY LECLÈRE – *Télérama*)



## TJIBAOU, LE PARDON

**Gilles DAGNEAU** France 2006 52 mn  
Écrit par Gilles Dagneau et Walles Kotra

C'est l'histoire d'une réconciliation extraordinaire entre deux familles d'une même communauté, les Kanaks de Nouvelle-Calédonie. L'une est meurtrie par la perte de son chef, l'homme politique Jean-Marie Tjibaou, assassiné le 4 mai 1989. L'autre porte la culpabilité écrasante de ce meurtre, commis par l'un des siens, Djubelly Wéa, indépendantiste radical, décédé lors de son fait d'arme. [...] Cet excellent documentaire revient sur la biographie de deux hommes portés par un même idéal, mais qui divergeaient sur les moyens d'y parvenir. Il explique aussi que ce drame s'enracine dans une histoire plus longue, celle de deux clans – l'un protestant, l'autre catholique – déjà divisés dans le passé et qui englobent les tribus de chaque famille. Ce contexte culturel particulier rend d'autant plus forte la demande de pardon de la famille Wéa, quinze ans après les faits. Demande difficile, qui a cheminé dans les têtes des deux partis et a abouti lors d'une cérémonie coutumière impressionnante d'émotion et de vérité. (JEAN-BAPTISTE GOURNAY – *Télé Obs*)

En écho au spectacle *Very Wetr !* de Régine Chopinot  
présenté au Cloître des Célestins du 9 au 16 juillet

# ON A RETROUVÉ LES OUVRIERS !

On a eu tout faux. La classe ouvrière n'irait pas au paradis\* comme le film d'Elio Pietri le lui avait laissé espérer. Elle avait été reléguée, sinon en enfer, du moins aux objets perdus. Et puis, les élections approchant, surtout la présidentielle, et voici que les hommes en bleu sont redevenus des vedettes. Souvenons-nous de Nicolas Sarkozy en 2007 : « travailler plus pour gagner plus ». Exit Sarkozy ! Mais tout n'est pas perdu : cette fois-ci, on a eu une nouvelle héroïne médiatique aux portes des usines, qui parle « peuple », gueule contre ceux « d'en haut », patriote la haine au cœur pour le Juif, pardon pour l'Arabe. Vous l'avez reconnue, d'ailleurs plusieurs médias en ont dressé, à peine la campagne engagée, un portrait « dédramatisé ». Lamentable. Il faut y regarder de plus près en ce qui concerne le monde ouvrier. Il vit mal ? pourquoi ? Il a une histoire ? laquelle ? Il souffre ? Par qui ? Il aspire à autre chose ? Comment ? On ne répondra pas à ces questions en 24 heures. Mais on peut, au moins, se les poser. C'est exactement la tentative dans laquelle sont lancés, au cœur du Festival d'Avignon, les Amis de l'Humanité en partenariat avec le cinéma Utopia et la compagnie de théâtre de Jean-Pierre Bodin. Entre le 19 et le 21 juillet, on pourra assister à un tir groupé de films et d'une représentation théâtrale suivis de débats. On enchaînera deux documentaires de Gilles Perret : *De mémoires d'ouvriers* qui dit beaucoup de choses sur le sens du travail à la Libération et *Walter, retour en Résistance* qui évoque l'actualité de cette Libération. Ce qu'est devenu le travail aujourd'hui, sa cruauté, éclate dans *Très nombreux, chacun seul* de Jean-Pierre Bodin au Théâtre des Halles. A peine close la séquence électorale de 2012, le retour de Luc Leclerc du Sablon sur celle de 2007, dans *Au prochain printemps*, est plein de subtilité sur le « petit peuple »... Quand l'extrême-droite s'installe « chez soi », à Orange, et c'est *Mains brunes sur la ville*. Il faut prendre toutes ces mesures. Et cerise sur le gâteau, on découvrira le 14 juillet un Ken Loach méconnu sur la grève des mineurs anglais en 1984, *Which side are you on ?*.

Merci les artistes !

**Charles Silvestre**

Secrétaire national des Amis de l'Humanité

\* Le DVD *La classe ouvrière va au paradis*, le beau film de Pietri cité par Charles Silvestre, est disponible à la caisse du cinéma

JEUDI 14 JUILLET À 14H00, séance unique suivie d'une  
rencontre avec le metteur en scène Jean-François Matignon

## WHICH SIDE ARE YOU ON ?



**Ken LOACH** GB 1983 53mn

*Which side are you on ?* est d'abord une chanson écrite, dans les années trente, durant la grève des mineurs de charbon du comté de Harlan dans le Kentucky. Cette grève, très dure, opposa les mineurs à la Garde Nationale et aux gangsters embauchés par le shérif J.H. Blair qui n'hésitèrent pas à pratiquer le sacage des maisons de mineurs et l'assassinat de militants. Pour Ken Loach, cela a dû paraître évident de donner le titre de cette chanson à son film.

En 1984 et 1985, les mineurs britanniques se mobilisent et organisent la plus longue grève que leur pays ait connue. Ken Loach raconte la lutte de ces hommes et de ces femmes à travers des poèmes, des chansons et d'autres œuvres d'art qu'ils ont créées pour exprimer leur solidarité et leur souffrance face à la perte de leur industrie et de leurs ressources. « Quand on est dans la merde jusqu'au cou, il ne reste plus qu'à chanter. » comme le disait si justement Samuel Beckett. Art et politique, donc, mais surtout résistance...

« On entend toujours le point de vue des généraux, presque jamais celui de l'homme de troupe... Moi, je veux don-

ner la parole à ceux qui ne l'ont jamais. [...] J'essaie d'exprimer un point de vue, non pas sur la classe ouvrière, mais de la classe ouvrière. » C'est Ken Loach qui s'exprime et on sait très bien quel côté il a choisi ! Et ce cher Ken Loach nous renverra la question dans la dernière scène : « De quel côté êtes-vous ? »

*Which side are you on ?* a connu une drôle d'aventure et fait partie d'un des pans peut-être plus méconnus de l'œuvre de Ken Loach : son travail pour la télévision. Au départ, commande pour feu *The South Bank Show*, ancienne émission artistique de la télévision britannique, ce documentaire s'est longtemps vu interdit d'antenne. Les producteurs trouvaient le résultat trop politique... et pas assez artistique. Et il en serait certainement resté ainsi si le film n'avait pas gagné un prix au Festival de Berlin en 1985, forçant alors un peu la main à la télévision anglaise, qui finira finalement par le programmer... mais sur une autre chaîne... et bien après les événements relatés dans ce documentaire. De notre côté, nous n'avons pas tergiversé ne serait-ce qu'un centième de seconde et, grâce au distributeur Documentaire sur Grand Écran, nous avons retrouvé sa trace pour vous le présenter aujourd'hui !

Jean-François Matignon présente *W / GB84* au Tinel de la Chartreuse  
à Villeneuve lez Avignon du 10 au 18 juillet



**VENDREDI 20 JUILLET À 11H00**  
Séance unique suivie d'une rencontre  
avec le réalisateur Gilles Perret

## WALTER, RETOUR EN RÉSISTANCE

**Gilles PERRET** France 2009 1h24  
avec Walter Bassan, Constant Paisant,  
John Berger, Stéphane Hessel...

*Walter, retour en résistance* aurait pu être un énième portrait tendre et touchant d'un vieux résistant qui n'a rien perdu de ses convictions...

Mais (mal)heureusement Sarkozy s'en est mêlé en faisant du Plateau savoyard des Glières, haut lieu de la Résistance, sa Roche de Solutré. Et là, la moutarde est quelque peu montée au nez de Walter et de quelques-uns de ses glorieux camarades : Stéphane Hessel, ancien ambassadeur de De Gaulle, co-rédacteur de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, Raymond Aubrac ou le romancier anglais, savoyard d'adoption, John Berger. Colère et indignation, cette même indignation qui poussa Walter à risquer sa vie en combattant le nazisme alors qu'il avait à peine 17 ans. Et tous se sont dit qu'il était urgent de répondre dignement à Sarkozy en organisant entre autres un rassemblement citoyen sur le Plateau des Glières, où ils réaffirmèrent leur attachement au Programme du Conseil National de la Résistance.

Ce programme préconisait entre autres la nationalisation de tous les secteurs vitaux de la nation (énergie, transports, poste, etc.), instaurait la sécurité sociale et la retraite par répartition et exigeait que les grands médias échappent au contrôle des puissances de l'argent. Un programme que saboteront consciencieusement Sarkozy et son gouvernement.

*Walter, retour en résistance* est donc le portrait bouleversant d'un homme droit, réservé et digne comme on en voit si peu et sonne non seulement comme un remarquable travail de mémoire mais aussi, c'est Raymond Aubrac qui le rappelle justement, comme « un élan d'optimisme » pour des jeunes générations dont les envies de résistance ne demandent qu'à être réveillées.



**JEUDI 19 JUILLET À 18H00**  
Séance unique suivie d'une rencontre  
avec le réalisateur Gilles Perret

## DE MÉMOIRES D'OUVRIERS

**Gilles PERRET** France 2011 1h19  
Avec Michel Etievent, Bernard Anxionnaz,  
Marcel Eynard, Mino Faïta, Louis Franchino,  
Roger Loyet, Henri Morandini, Gérard Rayrolles...

Dans une région aujourd'hui surtout connue pour ses fromages d'appellation contrôlée et ses vallées touristiques, le film raconte son histoire ouvrière méconnue. Les vallées savoyardes ont en effet longtemps (et encore partiellement) été occupées par des usines souvent métallurgiques. Le film, avec force archives et témoignages de travailleurs maintenant à la retraite, évoque le destin fascinant de ces ouvriers/paysans à la double journée, qui dévalaient aux aurores les pentes pour retrouver les travaux des champs en fin d'après-midi. Le film évoque aussi les chantiers gigantesques des barrages hydro-électriques, et des stations de sports d'hiver fait de grandes fraternités ouvrières et de drames dans des conditions de travail extrêmes.

Et aujourd'hui ? Les grandes usines métallurgiques notamment autour d'Ugine existent encore mais ont changé de propriétaires et appartiennent désormais à des mystérieux fonds de pension. Les solidarités ouvrières ont laissé place à la sectorisation des tâches, au chacun pour soi. Et sur les grands chantiers touristiques, la sous-traitance généralisée permet de précariser et diviser les travailleurs. Plus largement le film pose la question : la notion d'ouvrier a-t-elle encore un sens dans un monde où l'on ne désigne plus les individus que par leur fonction et non leur classe sociale. Qu'est devenue la classe ouvrière ?